

HYPEREPHANOPHOBIE Crainte de la condescendance

Ou SUPERBUSOPHOBIE

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

De CONDESCENDANT Qui manifeste une supériorité méprisante envers autrui.

Exemple : Son ton condescendant a irrité ses collègues

Du grec ancien hyperēphanos : terme le plus courant pour désigner quelqu'un de **hautain**, **arrogant** ou qui se place au-dessus des autres (littéralement, « qui se montre au-dessus »).

En grec ancien, la notion de « condescendant » au sens moderne (regarder de haut, faire preuve de supériorité ou de mépris) est portée par des termes liés à l'orgueil, à l'arrogance ou au dédain.

Voici les autres mots les plus adaptés selon la nuance recherchée :

- **ὑπερόπτης (hyperoptēs)** : Ce nom (ou adjectif) désigne spécifiquement une personne **dédaigneuse**, qui regarde les autres de haut.
- **ὀλιγῶρος (oligōros)** : Signifie **méprisant** ou qui fait peu de cas des autres, ce qui correspond bien au comportement condescendant.

Note linguistique : Le verbe *συγκαταβαίνω (synkatabainō)* existe en grec ancien et signifie « descendre ensemble » ou « consentir à ». Tout comme en latin médiéval, il a pris plus tard un sens théologique bienveillant (Dieu qui se met à la portée des hommes), mais il n'exprime pas la condescendance péjorative du français moderne.

En latin, le concept de « condescendant » (au sens moderne de regarder quelqu'un de haut ou d'être arrogant) se traduit principalement par des termes liés à l'orgueil et à la supériorité.

Voici les meilleures options selon le contexte :

- **Superbus** : C'est le mot le plus courant pour désigner quelqu'un de **hautain**, **orgueilleux** ou **arrogant**.
- **Arrogans** : Traduit directement **arrogant** ou quelqu'un qui s'attribue une supériorité sur les autres.
- **Fastidiosus** : Désigne une personne **dédaigneuse**, méprisante ou difficile à satisfaire, ce qui correspond bien à l'attitude condescendante.

Note historique : Le verbe ecclésiastique *condescendere* existe en latin médiéval, mais il signifie « descendre vers le niveau de quelqu'un » dans un sens bienveillant (par exemple, Dieu qui se met à la portée des hommes), sans la connotation péjorative et hautaine du mot français moderne.

Condescendant : qui adopte une attitude de **supériorité** envers quelqu'un, souvent en lui parlant comme s'il était moins intelligent, moins compétent ou moins important.

Exemple : « Il m’a expliqué quelque chose de très simple avec un ton condescendant, comme si je ne pouvais pas comprendre. »

Synonymes selon le contexte : **hautain, supérieur, paternaliste, méprisant.**

L’HYPEREPHANOPHOBIE : PERSONNE QUI MÉPRISE LA CONDESCENDANCE

Explorons le paradoxe du mépris de la condescendance.

Le mépris de la condescendance recèle une aporie structurelle que l'analyse se doit d'exhiber avant toute glose morale : quiconque méprise le condescendant se place, par ce geste même, en position de surplomb évaluatif à l'égard d'autrui — surplomb qui reproduit formellement ce qu'il prétend récuser. Cette réflexivité n'est pas un simple paradoxe logique amusant ; elle indique que la condescendance n'est pas d'abord un contenu propositionnel (une opinion sur l'infériorité d'autrui) mais une structure relationnelle, une modalité énonciative. Or toute prise de position normative sur autrui — y compris celle qui consiste à le juger condescendant — s'inscrit nécessairement dans cette même structure de verticalité énonciative. Le mépris du condescendant ne s'extraît donc pas du champ qu'il stigmatise ; il s'y réinscrit sous une forme socialement plus acceptable.

Il convient ici de distinguer plusieurs strates dans le phénomène. Chez Bourdieu, la dénonciation de la condescendance — notamment sous la figure de la « condescendance condescendante », celle du dominant qui feint transitoirement l'abolition de la distance sociale — participe elle-même d'une lutte de classement : dénoncer le paternalisme d'autrui, c'est revendiquer une compétence critique supérieure, donc reconduire, par un déplacement de terrain, le même mécanisme de distinction qu'on impute à l'adversaire. Le mépris de la condescendance serait alors moins l'antidote au phénomène que sa forme réflexive, retournée contre celui qui la pratiquait — ce que la sociologie de la distinction nomme un renversement de capital symbolique plutôt qu'une abolition de la hiérarchie.

On peut également lire ce mépris à la lumière de la généalogie nietzschéenne du ressentiment : la haine de la condescendance, lorsqu'elle émane de celui qui s'estime — à tort ou à raison — condescendu, opère une transvaluation où l'infériorité perçue se retourne en supériorité morale (« je suis méprisé, donc je vauds mieux que celui qui méprise »). Ce mécanisme n'invalide pas nécessairement le jugement porté — la condescendance peut être objectivement blâmable — mais il en complique l'énonciation, puisque le sujet qui la dénonce ne parle jamais depuis une extériorité pure au jeu des positions qu'il critique.

Il existe toutefois une manière de sortir, au moins partiellement, de cette circularité : distinguer le mépris comme affect (disposition évaluative globale envers une personne) et la critique comme jugement circonscrit (évaluation d'un acte ou d'une disposition précise, sans

extension à la valeur globale du sujet). Mépriser la condescendance en tant que vice — au sens aristotélicien d'une disposition qui manque la juste mesure dans le rapport à autrui, entre la brutalité qui ignore la vulnérabilité d'autrui et l'excès inverse qui la surjoue pour marquer sa propre supériorité — n'implique pas nécessairement de mépriser la personne condescendante comme totalité. Cette distinction permet de reformuler la position non plus comme « je me place au-dessus de qui se place au-dessus des autres », mais comme un jugement sur des actes, moins vulnérable à l'objection de réflexivité, quoique jamais totalement immunisé contre elle, puisque le jugement moral lui-même suppose toujours une forme minimale de position énonciative asymétrique.

Trois directions pourraient prolonger utilement cette analyse avec Claude IA

Premièrement, on gagnerait à articuler cette question aux théories des actes de langage (Austin, Bourdieu lui-même dans *Ce que parler veut dire*) pour déterminer si la condescendance est mieux décrite comme un acte perlocutoire dépendant de la réception (le sentiment d'être condescendu) ou comme une propriété illocutoire intrinsèque à certains énoncés, ce qui aurait des conséquences directes sur la possibilité même d'en juger « objectivement ».

Deuxièmement, une confrontation avec la philosophie morale de la reconnaissance (Honneth) permettrait de repenser le mépris de la condescendance non comme geste de distinction mais comme revendication d'une reconnaissance égalitaire bafouée — déplaçant ainsi l'analyse du terrain agonistique bourdieusien vers un terrain proprement normatif.

Troisièmement, il resterait à examiner comment cette aporie se résout ou se déplace dans le cas spécifique de l'ironie socratique, souvent accusée de condescendance feinte, et dont le mépris qu'elle suscite chez certains interlocuteurs (Calliclès, Thrasymaque) offre peut-être un cas limite exemplaire de la structure décrite ici.